[p. 115-128]

V

LE POÈTE FACE AUX BARBARES : L'UTILISATION RHÉTORIQUE DU THÈME DU BARBARE DANS LES ŒUVRES D'EXIL D'OVIDE

par Sylvie Laigneau
Maître de Conférences à l'Université de Bourgogne

Sommaire. — *On s'intéresse ici à la stratégie mise en œuvre par Ovide dans la présentation du lieu de l'exil et de ses habitants. Tout au long des œuvres d'exil, la ville et la région de Tomes apparaissent comme un* locus horribilis, *doté de caractéristiques inverses de celles du* locus amoenus, *et peuplé de barbares. Il s'agit pour Ovide de susciter la pitié des lecteurs, et de stimuler leur envie de l'aider. Mais de façon surprenante, le portrait des Tomitains semble s'adoucir à la fin des* Pontiques, *particulièrement dans deux exemples étudiés. Dans les* Pontiques, *IV, 4, le poète présente des Tomitains sensibles à la valeur romaine par excellence de* l'amicitia, *ce qui est pour lui un moyen de mettre en garde ses anciens amis susceptibles de l'avoir oublié. Dans les* Pontiques *IV, 14, il affirme aimer les Tomitains, qui se sont mépris, à cause d'un « malveillant interprète », sur le sens de ses propos ; cette élégie rappelle, dans la forme, l'élégie II des* Tristes, *ce qui contribue à créer un parallèle entre ce* malus interpres *et l'empereur Auguste. Enfin, la méchanceté d'Auguste est aussi évoquée par l'allusion au mythe d'Actéon : Ovide s'identifie au héros malheureux, tandis que l'empereur est assimilé à la cruelle* Diana pharetrata, *dont il devient le double humain, c'est-à-dire un homme lui aussi armé d'un carquois, comme le plus vil des Gètes.*

Epitome. — *What is Ovid's strategy when he deals with the place of exil and its inhabitants ? Throughout the* Tristia *and the* Epistulae ex Ponto, *Tomi and Tomi's area look like a* locus horribilis, *with opposite qualities of* locus amoenus, *where nobody but* barbari *live, always armed with her quiver. Ovid's aim is clearly to generate the reader's pity to lead him to help. But in a strange way, the* Tomitae's *painting becomes smoother at the end of the* Epistulae ex Ponto, *and especially in two examples studied. In* Pont., *IV, 4, the poet shows* Tomitae *sensitive to the highest roman quality (the* amicitia*) ; so that Ovid warns his former friends not to forget him. In* Pont. *IV, 14, he claims his love to the* Tomitae, *who, he says, misunderstood him by the fault of a* malus interpres *; this elegy reminds us, in this architecture, the elegy II of* Tristia, *so that a link is made between this Tomitan* malus interpres *and Augustus. Then, the cruelty of Augustus is also mentionned by the allusion to the Actaeons myth : Ovid stands for the poor hero, and Augustus is the cruel* Diana pharetrata, *and becomes her human clone, that means a man also armed with a quiver, as the most contemptible* Geta.

Quand Ovide, en 8 ap. J.-C., est subitement frappé d'une mesure de relégation à Tomes, sur les bords de la Mer Noire, pour une raison qui nous

échappe encore, malgré la multiplicité des hypothèses formulées, recensées par R. Verdiere [1], c'est pour lui le début d'une existence pire que la mort [2], dans laquelle il se trouve comme dépossédé de sa propre identité [3]. Son exil nous a valu deux recueils de plaintes, dans lesquels il redit, indéfiniment, la brutalité de son exclusion de la société romaine, l'horreur absolue des lieux dans lesquels il se trouve, la sauvagerie de leurs habitants, la douleur et l'isolement de l'exilé qu'il est devenu. Mais alors que sa haine pour la région tomitaine se maintient tout au long des œuvres d'exil, ses sentiments vis-à-vis des Tomitains eux-mêmes paraissent changer à la fin des *Pontiques*. C'est à la stratégie mise en œuvre dans la présentation de ces barbares tomitains que je souhaite ici m'intéresser, en montrant comment, à travers leur image, c'est encore les Romains que ne cesse de viser le poète.

A parcourir les œuvres d'exil, le lecteur se trouve rapidement pris d'une sorte de vertige et de sensation d'étouffement, car ne s'y trouvent, répétées jusqu'à l'obsession, que des « variations autour de quelques thèmes récurrents » [4]. Le paysage de l'exil est construit autour de certains motifs, dont le premier est l'éloignement : Tomes est loin de tout (*procul*, *longe*, *longinquus* [5]), séparée de Rome *toto orbe* [6], et située non seulement aux confins du monde romain, mais comme à l'extérieur du monde entier, ce qu'expriment les adjectifs *extremus* ou *ultimus*, multipliés [7]. Tout aussi récurrente est l'évocation du froid perpétuel, glacial, intolérable, qui y règne [8], dû à la position très septentrionale de la ville, située par le poète directement sous la grande Ourse [9] : les adjectifs *gelidus* ou *frigidus* deviennent de véritables « épithètes de nature » [10] de la région, et Ovide

1. *Le secret du voltigeur d'amour ou le mystère de la relégation d'Ovide*, Bruxelles, Latomus, 1992. Récemment, F. Rohr Vio est revenu sur une idée selon laquelle l'insolence des œuvres érotiques (en particulier le traitement du trio Hélène-Pâris-Ménélas) dans l'*A.A.* et dans les *Héroïdes* permet d'expliquer cet exil (*Paride, Elena, Menelao e la* relegatio *di Ovidio a Tomi*, dans *Lexis*, 1998, 16, p. 231-238).

2. Dès l'élégie I,3 des *Tristes*, qui raconte la séparation d'avec son épouse, Ovide se présente comme mort : *cf.* v. 89 : *egredior, siue illud erat sine funere ferri*. A la fin du dernier livre des *Pontiques*, il s'étonne encore : *duritia mors quoque uicta mea* (IV,10,8).

3. *Cf.* J.M. Claasen, *Ovid's Wavering Identity : Personification and Depersonalisation in the Exilic Poems* , dans *Latomus*, 49, 1990, p. 102-116.

4. N. Méthy, *Les* Tristes *ou la métamorphose d'Ovide*, dans *Euphrosyne*, 21, 1998, p. 218.

5. *Procul* : *Tr.*, I,7,10 ; IV,2,17 ; IV,2,69 ; IV,8,41... / *longe* : *Tr.*, II,188 ; III,6,37 ; IV,2,67 ; IV,9,17 / *longus* ou *longinquus* : *Tr.*, III,4b,77 ; III,1,26...

6. *Pont.*, II,2,121.

7. *Extremum orbem* : *Tr.*, IV,9,9 ; III,1,50 ; III,13,12 / *extremis populis locisque* :*Tr.*, III,3,13 ; *Pont.*, III,3,40 / *in extremis partibus orbis* :*Tr.*, III,3,3 / *in extremo orbe* : *Pont.*, I,7,5 / *ultima tellus* : *Pont.*, II,7,67 / *ultima orbis* : *Pont.*, II,7,68.

8. Le ciel est *numquam sine frigore* (*Tr.*, V,2b,21) ; le Pont *adsiduo frigore* (*Tr.*, III,2,8) ; le rivage « durci par un froid perpétuel » (*Pont.*, II,7,72 : *frigore perpetuo*) ; l'hiver y succède à l'hiver (*Pont.*, I,2,24 : *quod iners hiemi continuatur hiems*) ; ce froid est « inhabitable » (*non habitabile frigus, Tr.*, III,4b,5).

9. *Cf. Tr.*, III,4b,1-2 ; III,11,8 ; II,190 ; *Pont.*, II,10,45-46 : *Ipse quidem certe cum sim sub cardine mundi / qui semper liquidis altior extat aquis.*

10. A. Videau-Delibes, *Les Tristes d'Ovide et l'élégie romaine*, Paris, Klincksieck, 1991, p. 111. *Cf. Tr.*, IV,4,55 : *frigida litora ;* II,190 : *gelido axe* ; III,13,12 : *extremam gelidi...orbis humum* ; V,13,21 : *gelido...Ponto* ; IV,7,1 : *gelidae...frigora brumae.*

détaille les conséquences de ce froid : la neige qui dure si longtemps qu'elle semble éternelle [11], l'eau et le vin qui gèlent, les fleuves et la mer même pris dans les glaces [12]. Il insiste tout particulièrement sur un dernier aspect, la totale stérilité du lieu, dans lequel aucun oiseau ne chante [13], et nul arbre, nulle vigne, nul fruit n'est capable de croître [14], mis à part « la triste absinthe, amère moisson digne du lieu où elle pousse » [15]. Rien de positif, donc, dans ce coin reculé du monde et l'exilé qui, malgré ses dires [16], garde une plume agile, résume par un jeu de mots les sentiments qu'il lui inspire : le *Pontus Euxinus* devient pour lui le *Pontus Axenus* [17] ; et dans le livre IV des *Pontiques*, écrit pendant l'hiver 14-15, après six années d'exil [18], il forme encore des vœux pour changer de lieu de relégation, faisant appel à la mythologie pour exprimer, par surenchère, toute l'horreur que ce lieu lui inspire :

Nulla mihi cura est terra quo mittar ab ista,
Hac quia, quam uideo, gratior omnis erit :
In medias Syrtes, mediam mea uela Charybdin
Mittite, praesenti dum careamus humo.
Styx quoque, si quid ea est, bene commutabitur Histro,
Si quid et inferius quam Styga mundus habet.

« Je ne me soucie pas de savoir sur quelle terre je serai envoyé : toute terre me sera plus agréable que celle que je vois. Jetez mon navire au milieu des Syrtes, au milieu de Charybde, pourvu que je sois libéré de cette terre où je vis. Je changerais volontiers le Danube pour le Styx, s'il existe, ou pour quelque abîme plus profond encore que le Styx, si le monde en recèle un » [19].

Or, les Anciens pensaient qu'il existe une étroite correspondance entre un pays et ses habitants ; Hippocrate avait en effet montré, dans son traité *Airs, eaux, lieux*, que le climat, influant sur les mentalités et l'énergie, expliquait la morphologie et la psychologie des peuples [20]. Les Latins avaient fait leurs ces conceptions, et développé des théories selon lesquelles les caractéristiques d'un lieu se communiquent à ceux qui y vivent :

11. *Perpetuas niues*, *Pont*., I,3,50.

12. Vin qui gèle et doit être mangé en morceau : *Tr.*, III,10,23-24 ; glaciation des eaux de la mer : *Tr.*, III,10,25-30 ; *Pont*., III,1,15-16 ; IV,7,7.

13. *Pont*., III,1,21.

14. *Cf*. par exemple *Tr.*, III,10,73-75 ; *Pont*., I,2,23 ; I,3,51...

15. *Pont*., III,1,23-24 : *Tristia per uacuos horrent absinthia campos / conueniensque suo messis amara loco.* D'après le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (A. Ernout-A. Meillet, Paris, Klincksieck, 4ème éd., 1979), le nom *absinthia* est de la même racine que le verbe *absum*.

16. Dès la première élégie des *Tristes*, il évoque la perte de son talent (*cf*. v. 35 *sqq*, notamment 35-36 :....*liber, culpabere forsan / Ingeniique minor laude ferere mei*).

17. *Tr.*, IV,4,55 (du grec *euxenos* : hospitalier / *axenos* : inhospitalier)

18. *Pont*., IV,13,39-40 :... *sed me iam, Care, niuali / sexta relegatum bruma sub axe uidet*. Sur la chronologie des œuvres d'exil, *cf*. J. M. Claasen, *Poeta, exsul, uates : a Stylistic and Literary Analysis of Ovid's Tristia et Epistulae ex Ponto*, Diss. Stellenbosch, 1986 (Section 4,1).

19. *Pont*., I,14,7-12. Trad. C. Labre, *Ovide. L'exil et le salut*, Paris, Arléa, 1999, p. 263.

20. *Cf*. J. Jouanna, *Hippocrate. Airs, eaux, lieux*, Paris, C.U.F., 1996 : « aussi est-ce à juste titre que l'on a pu dire qu'*Airs, eaux, lieux* est le premier traité de climatologie médicale et aussi le premier traité d'anthropologie » (introduction, p. 8).

Cicéron affirme ainsi que « ce qui détermine le caractère des peuples, ce n'est pas tant l'origine et le sang que ce que la nature nous fournit pour l'ordinaire de la vie » [21], et il explique par la situation géographique de leur pays la malhonnêteté des Carthaginois, la dureté des Ligures ou l'arrogance des Campaniens. Ovide reprend ces idées, et son portrait des Tomitains n'est pas plus flatteur que sa description de leur région, qui semble avoir donné aux humains sa sauvagerie. Les hommes parmi lesquels ils se trouve contraint de vivre (qu'il appelle le plus souvent du terme générique de « Gètes », sans prendre la peine de distinguer entre habitants Gréco-Gètes de Tomes et peuplades environnantes) sont selon lui des sauvages, mi-hommes mi-bêtes, ainsi qu'en témoignent leurs cheveux et leurs barbes hirsutes [22] ou leurs vêtements de peaux de bêtes [23] qui « animalise[nt] celui qui [les] porte » [24]. Ce sont également des barbares, au sens premier du terme : Ovide minimise le plus possible l'élément grec de Tomes. Cette langue n'est parlée, dit-il, que par de très rares personnes [25], que leur accent gétique rend en outre presque incompréhensibles [26] ; le poète est donc entouré d'hommes qu'il ne comprend pas et dont il ne peut se faire comprendre [27], ce qui le conduit à une absence totale de communication, et à un sentiment intense de solitude :

Nulla mihi cum gente fera commercia lingua [28].

Et par-dessus tout, le sentiment qui domine face aux autochtones est la peur : les Gètes ne sont qualifiés que par des adjectifs qui évoquent l'hostilité (*infesti*, *male pacati*, *indomiti*, *Marticoli)*, ou la cruauté (*crudi*, *feri*, *feroces*, *duri*, *truces*, *truculenti*, *saeui*, *inhumani*) [29]. Evoquant les tribus qui entourent Tomes, Ovide cite pêle-mêle Gètes, Sarmates, Bistones, Iazygues, Besses, Bastarnes, Cizigues, Colchidiens, Métères, Scythes, sans leur porter le moindre intérêt ethnographique [30], mais uniquement pour que leur nom, aux consonances étranges, suscite l'effroi du lecteur. Ces tribus sont sanguinaires, elles pratiquent les sacrifices humains, car « elles

21. *De Lege agraria*, II,95 : *Non ingenerantur hominibus mores tam a stirpe generis ac seminis quam ex eis rebus quae ab ipsa natura nobis ad uitae consuetudinem suppeditantur*. Trad. A. Boulanger, Paris, C.U.F., 1960. *Cf*. de même plus tard Lucain, dans un passage bien connu : *Omnis in arctois populus quicumque pruinis / nascitur, indomitus bellis et mortis amator* (*Bell. Ciu*., VIII, 363-364).

22. Ils sont *intonsi* (*Pont*., IV,2,2) ; *hirsuti* (*Pont*., I,5,74 ; III,5,6) ; *squalidi* (*Pont*., I,2,106).

23. *Tr.*, III,10,19 ; V,7,49 ; V,10,32.

24. A. Videau-Delibes, *Les Tristes d'Ovide*, *op.cit*, p. 140.

25. *Tr.*, V,7,51 : *In paucis extant Graecae uestigia linguae.*

26. *Ibid*., 52 : *Haec quoque iam Getico barbara facta sono ; Tr.*, V,2,24 : *Graecaque quod Getico uicta loquela sono est.*

27. *Tr.*, III,14,47 : *Threicio Scythicoque fere circumsonor ore* ; V,7,53-54 : *Vnus in hoc nemo est populo qui forte Latine / Quaelibet e medio reddere uerba queat.*

28. *Tr.*, III,11,9.

29. Pour ce relevé, *cf*. B. Poulle, *Le regard porté par Ovide sur les Gètes*, dans *B.A.G.B.*, 1990,4, p. 349-350.

30. On a pu montrer qu'il les dépeignait tous de la même façon, les présentant comme interchangeables, au mépris de la réalité (*cf*. E. Lozovan, *Ovide et le bilinguisme*, dans *Ovidiana. Recherches sur Ovide*, éd. N. Herescu, Paris, Les Belles Lettres, 1958, p. 396).

se délectent de sang humain » [31] ; leurs incursions sont redoutables et redoutées, ainsi qu'en témoigne la prise d'Aegisos [32]. Mais les Tomitains eux-mêmes ne valent pas mieux, comme le montre leur sauvage coutume des duels judiciaires, qui les fait se battre en plein forum [33], et comme le signifie d'ailleurs l'étymologie même du nom de leur ville : le poète fait dériver Tomes du grec *tomê*, car ce serait en ce lieu que Médée a déchiré les membres de son frère Absyrtos pour retarder leur père dans sa poursuite [34]. Le pays est donc marqué dès l'origine par la cruauté et la sauvagerie. Pour montrer le caractère belliqueux et sanguinaire de ses nouveaux concitoyens, le poète a recours à l'adjectif *pharetrati*, formé sur le terme *pharetra* (cet élément de l'armement des Gètes, dont ils semblent ne jamais se défaire, l'a d'autant plus frappé que ce n'est pas une arme romaine) ; et cet adjectif devient chez lui comme une épithète de nature des Gètes « aux carquois ».

Quoique les œuvres d'exil soient d'abord passées pour « réalistes » , on a néanmoins assez vite remarqué que ce qu'Ovide disait de la Mésie ne correspondait pas à ce que l'on en savait par ailleurs : cette région, située sur le 44ème parallèle Nord [35] et donc dotée d'un climat relativement serein, était par exemple qualifiée par le géographe Solin de « grenier à blé » [36] ; par ailleurs, à l'époque où Ovide arriva à Tomes, cette ancienne colonie milésienne était le lieu de résidence du gouverneur de province, le siège de l'administration civile et militaire et une place de commerce florissante, dont la population avait, semble-t-il, gardé ses coutumes grecques [37]. Il paraît donc qu' « Ovide a passé ses années d'exil dans une ville de civilisation hellénistique, qui présentait toutes les marques d'un mode de vie grec, d'habitudes et de culture grecques » [38]. Il y a incontestablement « une amplification et une stylisation poétique » [39] du lieu de l'exil, liées à ce qu'on a appelé « l'obsession de la barbarie d'outre-Danube » [40]. La plupart des commentateurs ont montré que les descriptions et les affirmations d'Ovide ne faisaient que s'approprier les clichés développés par la littéra-

31. *Cf. Tr.*, IV,4,61 : *Illi, quos audis hominum gaudere cruore* ; *Pont.*, IV,9,84 : *fiat an humanum uictima dira caput*.

32. *Pontiques*, I,8 et IV,7.

33. *Tr.*, V,7,47-48 : *Non metuunt leges, sed cedit uiribus aequum / Victaque pugnaci iura sub ense iacent* ; V,10,43-44 : *Adde quod iniustum rigido ius dicitur ense / Dantur et in medio uulnera saepe foro*.

34. *Tr.*, III,9.

35. Ce qui est à peu près, comme le rappelle J. Richmond, la latitude de Florence (*The Latter Days of a Love Poet, Ovid in Exile*, dans *Classics Ireland*, 2, 1995, et http ://www.ucd.ie/classics/95/Richmond95.html).

36. *Moesiae, quas maiores nostri iure cereris horreum nominabant* (21,3, éd. Mommsen). Cité par R. Kettemann, *Ovids Verbannungsort : ein* locus horribilis *?*, dans *Ovide. Werk und Wirkung. Studien zur klassischen Philologie*, 100, 1999, p. 731.

37. *Cf.* C.M. Danoff, art. *Tomi*, dans *R.E.*, supp. l.9, 1962, p. 1397-1428. Le grec était par exemple resté la langue officielle de Tomes.

38. A. Podossinov, *Ovids Dichtung als Quelle für das Geschichte des Schwarzmeergebietes*, Konstanz, 1987, p. 204.

39. B. Poulle, *op. cit.*, p. 345.

40. J.M. André-M.F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993, p. 9.

ture ethnographique et géographique antique à propos des peuples du Nord (Scythes en particulier), en reprenant des éléments épars chez Hérodote, Strabon ou même dans l'excursus virgilien du livre III des *Géorgiques*. Le Scythe représentant dans l'imaginaire romain le barbare du Nord par excellence, Ovide transforme ses nouveaux compatriotes en barbares, en leur attribuant tous les traits caractéristiques que Y.A. Dauge a étudiés : inculture, inhumanité, activité destructrice... [41] Dans le même ordre d'idée, on a récemment suggéré que de nombreux détails du récit de la prise d'Aegisos, sans rien devoir à une quelconque réalité, étaient peut-être empruntés aux lieux communs des récits militaires [42]. C'est en se fondant en partie sur de telles réflexions que des chercheurs anglo-saxons sont allés jusqu'à mettre en doute la réalité même de l'exil d'Ovide [43]. Moins extrémistes, les travaux d'A. Videau-Delibes ont montré qu'il s'agissait avant tout pour lui de marquer une « distance (...) qualitative » [44] entre Rome et Tomes, malgré quelques ressemblances oxymoriques. En fait, la description que donne Ovide de Tomes manifeste la volonté de créer un nouveau *topos*, celui du *locus horribilis*, marqué par des caractéristiques inverses de celle du *locus amoenus* [45]. Tomes est ainsi présenté comme l'exact contraire à la fois de Rome et de Sulmone. A la douce fraîcheur et à la fécondité de la patrie d'Ovide [46] s'oppose la totale stérilité de son nouvel environnement, au calme et à la tranquillité qu'il a connus le danger permanent qu'il redoute, à la plaisante vie sociale de la capitale romaine le glacial isolement dans lequel il vit désormais. L'imaginaire de la Scythie et de la barbarie est utilisé pour souligner le caractère tragique de la situation du poète, et créer chez ses lecteurs un fort sentiment de compassion. La stratégie d'Ovide est on ne peut plus claire : en présentant le lieu de l'exil comme un *locus horribilis* peuplé de barbares, il espère obtenir la mobilisation de ses amis en faveur de son retour.

Mais dès lors, comment expliquer qu'à la fin des *Pontiques*, l'attitude d'Ovide à l'égard des Tomitains paraisse changer ? Certes, il est encore fréquemment question, même dans le livre IV, de la dureté du climat [47], et des dangers au milieu desquels se trouve le poète, parmi les Gètes « vêtus

41. Y.A. Dauge, *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, Latomus, 1991, p. 167.

42. G.D. Williams, *Banished Voices : Readings in Ovid's Exile Poetry*, Cambridge, Cambrige Univ. Press, 1994, chap. 1.

43. *Cf.* A.D. Fitton-Brown, *The Unreality of Ovid's Tomitan Exile*, dans *Liv. Class. Monthly*, 10, 1985, p. 18-22 ; H. Hoffman, *The Unreality of Ovid's Tomitan Exile Once Again*, *Ibid.*, 12, 1987, p. 23 *sqq*.

44. *Les Tristes d'Ovide et l'élégie romaine*, *op.cit*, p. 512.

45. Sur cet aspect, *cf.* R. Kettemann, *Ovids Verbannungsort*, *op. cit*.

46. *Cf. Amores*, II,16,5-7 : *Arua pererrantur Paeligna liquentibus undis / Et uiret in tenero fertilis herba solo. / Terra ferax Cereris multoque feracior uuis.*

47. IV,7,7 *sqq* : liste des conséquences du froid extrême, dont peut attester Vestalis, « envoyé vers les eaux de l'Euxin pour y rendre la justice » ; IV,9,81 : *incommoda caeli* ; 85 : *duratus frigore Pontus* ; IV,10,37-38 :...*nec te causas nescire sinemus / horrida Sarmaticus cur mare duret hiems.*

de peaux », « cruels », et « armés de flèches empoisonnées » [48]. Pourtant, il semble s'efforcer, ce qu'il n'a jamais fait auparavant, de distinguer les Tomitains des peuplades sauvages : celles-ci continuent à être décrites comme barbares [49], ceux-là retrouvent tout à coup un semblant d'humanité : Ovide évoque par exemple avec une certaine fierté, pour son ami Grécinus, les honneurs qui lui ont été décernés, et auxquels il semble ne pas être insensible [50]. Du coup, les Tomitains retrouvent leur caractère grec, que les *Tristes* leur déniaient si péremptoirement : « Vous m'avez, dans mon malheur, chaleureusement accueilli, Tomitains, et cet accueil chaleureux montre bien que vous êtes des Grecs » [51]. Enfin, paraissant se souvenir intempestivement de ce qu'il avait précédemment écrit, Ovide tente d'introduire une subtile distinction entre le pays et ses habitants : « C'est aux lieux, non aux hommes, que j'ai adressé de bien justes reproches ! » [52] Mieux encore, un vers des *Pontiques* proclame son amour pour ses concitoyens :

... Tomitae,
quos ego, cum loca sim uestra perosus, amo [53].

On reconnaît là la facture typique des vers d'Ovide : à la fin du pentamètre, le dissyllabe *amo* [54] est mis en valeur par le lointain écho *Tomitae* du vers précédent, et par l'opposition avec *perosus*. Il s'agit bien pour le poète d'affirmer très clairement ses nouveaux sentiments.

Mais que penser de ce changement d'attitude ? On peut bien entendu y voir l'effet psychologique d'une acclimatation lente à sa nouvelle vie, d'une « accoutumance, même inconsciente, même niée [dont l'instrument serait] l'activité intellectuelle » [55]. Il est vrai que, poussé par la nécessité, Ovide fait partie des Romains, rarissimes, qui ont fait l'effort d'apprendre une langue étrangère autre que le grec [56], et dit même avoir composé, en langue

48. IV,2,43 : *fera bella* ; IV,7,11-12 : *Aspicis et mitti sub aduncо toxica ferro / et telum causas mortis habere duas* ; 83-84 : *Littora pellitis nimium subiecta Corallis / ut tandem saeuos effugiamque Getas* ; IV,10,2 :*...pellitos...Getas*

49. *Cf.* IV,10,23 : *Nec uincet Cyclops saeuum feritate Piacchen* ; les vers suivants comparent différents monstres mythologiques aux peuplades environnantes.

50. *Pont.*, IV,9,101-102 : *Nec mihi credideris : extant decreta quibus nos / Laudat et immunes publica cera facit*. Même allusion en IV,14,51-56, à une exemption de charges et à l'obtention d'une « couronne sacrée ».

51. *Pont.*, IV,14,47-48 : *Molliter a uobis mea sors excepta, Tomitae, / Tam mites Graios indicat esse uiros.*.

52. *Pont.*, IV,14,29 : *In loca, non homines uerissima crimina queror.*

53. *Pont.*, IV,14,24 : « Tomitains, vous que j'aime, quoique j'aie votre pays en horreur ».

54. La clôture d'un pentamètre sur un dissyllabe est fréquente chez Ovide : L. Nougaret, *Traité de métrique latine classique* (Paris, Klincksieck, 4e éd., 1986) rappelle que chez lui les mots de plus de deux syllabes ne se trouvent pas plus d'une fois sur 130 en fin de pentamètre (p. 58).

55. N. Méthy, *Les Tristes ou la métamorphose d'Ovide*, *op.cit.*, p. 220.

56. B. Rochette, dans un article consacré aux *Grecs et Latins face aux langues étrangères* (dans *R.B.P.H.*, 73, 1995, p. 5-16), affirme que « jamais un Grec ou un Latin ne considère que c'est à lui de faire l'effort d'apprendre la langue des autres » (p. 13) et rappelle que Quintilien énumère quelques rares exceptions : Thémistocle, Mithridate et Crassus, auxquels lui-même ajoute Pythagore, Ennius et Ovide.

gète, un poème sur l'apothéose d'Auguste [57], manifestation d'une assimilation linguistique annonçant peut-être une assimilation plus totale. C'était l'avis d'E. Lozovan qui en 1958, dans un article sur « Ovide et le bilinguisme », affirmait que « reconnu désormais comme véritable rhapsode du littoral pontique, Ovide [s'était], vers la fin de son séjour, sensiblement adapté à la vie gète » [58]. L'introduction d'une récente traduction de certaines élégies des *Tristes* et des *Pontiques* va plus loin, et présente l'image d'un Ovide qui, dans l'exil, « après s'être horrifié (...) de ses nouveaux compagnons de vie, après [les] avoir regardés avec la myopie du civilisé, dans l'abandon où le laisse Rome, les regarde mieux », connaît peu à peu « le dépouillement progressif de toutes les certitudes, et même celles de l'homme de culture », et finalement « découvre l'autre — le barbare, le frère — et que cet autre, c'est lui-même » [59].

Pourtant, si l'amplification des caractéristiques négatives du lieu d'exil et de ses habitants participait d'une stratégie, ne peut-on supposer qu'il en est de même de la nouvelle image des Tomitains ? Le but poursuivi par Ovide en dépeignant la Mésie sous de si noires couleurs était d'obtenir que ses proches, pris de pitié, intercèdent avec plus de cœur auprès d'Auguste pour obtenir son retour. Aussi la description des horreurs dont est faite sa vie d'exilé est-elle accompagnée de supplications explicites pour que ses amis ou son épouse le secourent [60]. Au rythme des lettres et des nouvelles qu'il reçoit, il se dit confiant ou déçu, remercie ou blâme amèrement, rend grâces du soutien obtenu, engage à continuer [61]... et ces suppliques prennent la forme d'une litanie obsédante. Du fond de son exil et de sa solitude, il en appelle à ses amis d'avant, et l'amitié apparaît, dans les œuvres d'exil, comme « une passion exacerbée par l'éloignement et aussi, faut-il l'avouer ?, par le besoin de demander de l'aide » [62].

Et cette importance accordée à l'amitié doit nous faire réfléchir à un passage du livre III des *Pontiques*. Ovide y explique à Cotta qu'un vieillard tomitain lui a raconté l'histoire d'Iphigénie, d'Oreste et de Pylade, déjà évoquée par notre poète au livre IV des *Tristes*. De prime abord, le texte des *Pontiques* semble n'être qu'une redite de celui des *Tristes*. Dans les

57. *Pont*., IV,13.

58. *Ovidiana*. *op. cit*., p. 403.

59. C. Labre, *Ovide. L'exil et le salut*, *op. cit*., pp. 17, 14 et 18. C'était la voie explorée par V. Horia dans son beau roman sur l'exil d'Ovide : il imaginait un poète qui, découvrant peu à peu les Gètes par l'intermédiaire de sa servante Dokia, s'initiait à la religion gétique de Zamolkis avant d'avoir la révélation, par le médecin grec Théodore, qu'à Bethléem, « un dieu [était] né [comme lui] en exil (*Dieu est né en exil*, Paris, Fayard, 1960).

60. Sur les modifications des relations entre Ovide et sa femme au fil des élégies, jusqu'à la rupture marquée par l'envoi de la dernière lettres des *Pontiques*, et annoncée dès la pièce V,2 des *Tristes*, cf. G. Puccini-Delbey, *L'amour conjugal à l'épreuve de l'exil*, dans *B.A.G.B.*, 2000, 4, p. 329-352.

61. *Cf*. par exemple *Tr.*, III,4,41 (destinataire inconnu) : *Nunc quoque submotum studio defendis amicum*. *Tr.*, III,5,17 (à Carus ?) : *Sum quoque, care, tuis defensus uiribus absens*. *Tr.*, III,6,21-22 (à Curtius Atticus ?) :*...si quas fecit tibi gratia uires / illas pro nobis experiare rogo*. *Tr.*, V,4,49 (à Curtius Atticus ?) : *Fac modo constanter profugus tueare !*

62. S. Viarre, *La passion d'Ovide pour la poésie dans les poèmes d'exil*, dans *Ovid. Werk und Wirkung*, *op.cit*., p. 704.

deux récits en effet, ce sont les mêmes éléments qui sont mis en valeur, avec des reprises parfois littérales. Ovide insiste ainsi sur le respect manifesté par la prêtresse à l'égard du culte de Phébé :

Praefuerat templo multos ea rite per annos (*Pont*., III, 2, 65) [63]

Sacra deae coluit qualiacumque suae (*Tr.*, IV,4,68) [64]

Il souligne aussi évidemment le point essentiel de l'histoire : la profondeur du sentiment qui unit les deux jeunes gens :

....Orestes (...)
Et comes exemplum ueri Phoceus amoris,
Qui duo corporibus, mentibus unus erant (*Tr.*, v. 69-72) [65]

Par fuit his aetas et amor, quorum alter Orestes,
Ast Pylades alter (*Pont*., v. 69-70) [66]

Dans les deux cas, le nom d'Oreste est valorisé en fin de vers, et le terme *amor e*xprime l'intensité de l'amitié des deux jeunes gens. Dès leur arrivée, ils sont conduits au sacrifice (*protinus...ducuntur ad aram* [67] dans les deux pièces) et rivalisent alors pour mourir :

Nec tamen hunc sua mors nec mors sua terruit illum :
Alter ob alterius funera maestus est (*Tr*., v. 75-76) [68]

Ire iubet Pylades carum periturus Orestem
Hic negat inque uices pugnat uterque mori (*Pont*., v. 85-86) [69].

La réciprocité est marquée dans un cas par *alter / alterius*, dans l'autre par *in uices*, tandis que l'infinitif *mori* est employé au lieu du substantif *mors*, mais l'idée est la même : celle d'une amitié plus forte que la peur de mourir, destinée à susciter chez le lecteur admiration pour Oreste et Pylade, et effroi face à un pays aux coutumes aussi horribles. Tel est bien le propos des *Tristes*, puisque le récit, qui se termine sur les retrouvailles entre Iphigénie et son frère, est inséré dans une supplique pour changer de lieu de relégation. Dans les *Pontiques*, au contraire, après avoir évoqué le départ des deux Grecs, le vieillard commente pour conclure : « Merveilleuse était l'amitié des jeunes gens ; quoique tant d'années aient passé, ils ont encore maintenant en Scythie un immense renom » [70], et la

63. « Pendant de nombreuses années, elle avait présidé au temple selon les rites ».

64. « Elle suivit son culte dans tous ses rites ».

65. « Oreste (...) et son compagnon phocidien, exemple de la véritable amitié, qui avaient deux corps, mais une seule âme ».

66. « Ils avaient le même âge et la même amitié ; l'un était Oreste, et l'autre Pylade ».

67. *Tr.*, v. 73 et *Pontiques*, v. 71.

68. « Ni l'un ni l'autre n'avaient cependant peur de leur propre mort ; chacun s'affligeait de la mort de l'autre ».

69. « Pylade, bien décidé à mourir, ordonne à son cher Oreste de partir ; il refuse, et tous deux se disputent pour mourir ».

70. *Pont*., III,2,95-96 : *Mirus amor iuuenum ; quamuis abiere tot anni, / In Scythia magnum nunc quoque nomen habet*.

légende, loin de servir à une supplique pour être rappelé, illustre le sens de l'amitié des Tomitains. Ovide introduit en effet le récit du vieillard par :

Et tales animos barbara turba probat [71],

et le conclut en disant :

Scilicet hac etiam (...) ora (...) /
Nomen amicitiae barbara corda mouet [72].

La correspondance rythmique de la fin des deux pentamètres (*barbara turba probat / barbara corda mouet*) signale leurs rôles respectivement introductif et conclusif (le récit étant l'illustration de la thèse qu'ils affirment), tandis que le terme péjoratif de *barbara* est mis en valeur par sa place à l'ouverture du second hémistiche. C'est lui qui indique le but poursuivi par Ovide, en laissant la parole au vieux Tomitain, puisque le poète continue en disant : « Que devez-vous faire, vous qui êtes nés dans la ville ausonienne, quand de telles actions touchent les Gètes cruels ? » [73]. On voit que, s'il adoucit l'image de ses nouveaux concitoyens en leur reconnaissant des qualités, ce n'est que pour toucher l'orgueil de ses anciens amis susceptibles de l'avoir oublié, ce qui les amènerait à se retrouver dans une position morale pire que celle d'un Tomitain. L'évocation du barbare est utilisée ici comme un aiguillon moral destiné à exhorter le lecteur à la vertu. C'est là un usage très rhétorique qui se trouvait déjà, par exemple, chez Cicéron. Au livre II des *Tusculanes*, l'Arpinate développe l'idée que « grande est la force de l'habitude » [74] et décrit des gladiateurs dont le courage n'est nullement rebuté par l'idée de mourir, avant d'ajouter, citant un vers de Lucilius : « *Un Samnite, vil individu, bien digne de cette vie et de ce lieu* pourra agir ainsi, et un homme né pour la gloire supportera d'avoir un seul recoin de son âme amolli, sans le fortifier par l'étude et la raison ? » [75]. Les deux passages ont la même construction formelle : affirmation d'une théorie (force de l'habitude pour Cicéron, sens de l'amitié des Tomitains pour Ovide) ; bref récit dont les protagonistes sont des barbares, destiné à illustrer cette théorie ; conclusion élogieuse sur l'état d'esprit des barbares ; appel à l'orgueil des Romains. Ils utilisent tous deux le procédé de l'amplification, tel que le décrit Quintilien, et qui consiste, en amplifiant une chose (les qualités des barbares), à en amplifier une autre (les défauts des Romains) [76]. Cicéron appelait ses concitoyens à la fermeté morale, Ovide exhorte ses amis à ne point l'oublier, mais il y a dans les deux cas « instrumentalisation » de la figure du barbare, dans la mesure

71. *Pont*., III,2,38 : « Le peuple barbare approuve de tels sentiments ».

72. *Ibid*., 99-100 : « Le nom d'amitié émeut les cœurs barbares ».

73. *Ibid*., 101-102 : *Quid facere Ausonia geniti debetis in urbe / Cum tangant duros talia facta Getas ?*

74. *Tusculanes*, II,40 : *Consuetudinis magna uis est*.

75. *Ibid*., 41 : *Ergo hoc poterit* Samnis, spurcus homo, uita illa dignus locoque, *uir natus ad gloriam ullam partem animi tam mollem habebit, quam non meditatione et ratione conroboret ?*

76. *Cf*. Quintilien, *I.O.*, VIII,4,20 : *Sic quoque solet ex alio aliud augeri*.

où celui-ci n'est pas considéré pour lui-même, mais uniquement comme un moyen d'avoir une influence sur les Romains.

Un autre exemple de cette stratégie ovidienne se trouve dans l'élégie 14 du livre IV des *Pontiques*. Le poète vient de se plaindre à Tuticanus de l'horrible pays où il est contraint de vivre [77]. Il reconnaît que « de tels propos irritent contre [lui] les habitants de Tomes » [78] et ajoute que, pourtant, il n'a rien contre eux, en s'efforçant de distinguer les habitants (qu'il aime) du pays (qu'il abhorre). Suit alors une liste des hommes qui ont, sans qu'il leur en coûte, critiqué le pays dans lequel ils étaient nés ou vivaient : Hésiode, qui s'est plaint du climat d'Ascra, Ulysse par qui nous savons qu'Ithaque est une île bien rude, et Métrodore de Scepsis à qui ses critiques contre Rome avaient valu le titre de *misoromaios* [79] ; puis Ovide explique la raison pour laquelle les Tomitains se sont mépris et ont cru que ses vers les visaient eux aussi, en même temps que leur patrie :

> *At malus interpres populi mihi concitat iram*
> *Inque nouum crimen carmina nostra uocat.*
>
> « Mais un malveillant interprète excite contre moi la colère du peuple, et porte contre mes vers une nouvelle accusation » [80].

Et il va jusqu'à surenchérir en affirmant que, vu l'accueil qu'il y a reçu, Tomes n'est pas moins aimé de lui que Délos ne l'était de Latone [81]. Cette défense est si excessive qu'elle en devient franchement maladroite : les commentateurs ne manquent pas de remarquer que les Tomitains, s'ils lisaient ces vers, devaient penser qu'Ovide oubliait un peu vite ce qu'il avait dit d'eux dans les pièces précédentes [82]. Aussi me semble-t-il préférable de voir dans ces vers autre chose qu'un simple plaidoyer *pro domo* vis-à-vis des habitants de Tomes. C'est la construction formelle de cette pièce qui peut indiquer l'interprétation qu'il faut lui donner : Ovide y affirme que son œuvre s'inscrit dans la lignée de celle de glorieux prédécesseurs (ceux qui ont, comme lui, critiqué leur patrie) dont il donne une liste, et que la différence de réception entre leurs propos et les siens est due aux médisances d'un interprète. La figure de cet homme, sans doute un Tomitain écouté de ses concitoyens, reste floue, mais deux caractéristiques sont mises en avant : sa méchanceté, par l'adjectif *malus* qui ouvre le vers,

77. C'est dans cette pièce qu'il dit préférer le Styx et les Enfers aux rivages tomitains.

78. *Pont*, IV,14,15 : *Talia succensent propter mihi uerna Tomitae.*

79. *Ibid*., 31-40 : *Esset perpetuo sua quam uitabilis Ascra / ausa est agricolae Musa docere senis, / et fuerat genitus terra qui scripsit in illa, / intumuit uati tamen Ascra suo. / Quis patriam sollerte magis dilexit Vlixe ? / Hoc tamen asperitas indice docta loci est. / Non loca, sed mores scriptis uexauit amaris / Scepsius Ausonios actaque Roma rea est ; / falsa tamen passa est aequa conuicia mente / obfuit auctori nec fera lingua suo.* Sur le surnom de Métrododre de Scepsis, *cf*. Pline, *H.N.*, 34,34.

80. *Ibid*., 41-42.

81. *Ibid*., 57-59 : *Quam grata est igitur Latonae Delia tellus / (...) / Tam mihi cara Tomis.*

82. *Cf*. par exemple J. André, *Ovide. Pontiques*, Paris, C.U.F., 1977, note 2, p. 177 : « La subtile distinction entre les Tomitains qu'il aime et le pays qu'il hait ne doit pas nous tromper. Ovide oublie ses jugements antérieurs sur les citadins (pour ne pas parler de l'ensemble du peuple gète, encore moins ménagé) ».

tandis que le substantif *iram* le ferme (dessinant l'image d'une sorte de génie du mal acharné à perdre le poète), et très certainement sa grossièreté stupide, puisqu'il s'arroge la fonction d'*interpres* (c'est-à-dire de celui qui explique) lors même qu'il n'a rien compris aux vers d'Ovide. Or, cette construction me paraît rappeler celle d'un passage de l'élégie II des *Tristes* : dans cette longue élégie-plaidoyer, Ovide tentait en particulier de montrer à Auguste qu'en écrivant des vers légers, il n'avait pas été plus coupable ou plus pervers que bien d'autres poètes dont il dressait déjà une liste, en rappelant combien les sujets traités par chacun d'eux étaient contraires à la morale [83]. Et, comme dans l'élégie IV,14 des *Pontiques*, il se plaignait de la différence de réception entre sa poésie et la leur : « Je ne craignais pas, je l'avoue, puisque tant de bateaux voguaient en ces eaux, que le mien seul y fasse naufrage, tandis que tous les autres étaient saufs » [84]. Ovide suggérait donc que l'empereur faisait preuve d'illogisme en le condamnant sans avoir condamné les autres (en particulier les élégiaques ses contemporains) [85]. En reprenant dans les *Pontiques* à la fois la construction, le thème, et certaines métaphores de l'élégie II des *Tristes* [86], Ovide souligne que le rôle joué par l'empereur dans les *Tristes* (celui qui condamne sans comprendre, sans raison valable) est tenu dans les *Pontiques* par le *malus interpres*, à la fois méchant et borné ; cela revient à tracer un parallèle entre les deux personnages qui, manquant de finesse et de discernement, sont incapables de comprendre l'essence même de la poésie, et jugent en des matières qui leur sont étrangères. C'est peut-être une façon de dire au maître tout-puissant de Rome qu'il ne vaut pas mieux qu'un barbare tomitain aux idées étroites.

Mais selon Ovide, la barbarie du prince n'est pas seulement culturelle, elle est aussi morale ; alors que la *clementia* est l'un des thèmes propagandistes favoris du régime impérial [87], l'évocation de la cruauté du *Princeps* traverse toutes les œuvres d'exil [88]. Cette cruauté est en particulier évoquée — comble d'ironie — dans l'élégie-plaidoyer des *Tristes*, en un distique bien célèbre où le poète se compare implicitement à Actéon [89] : « C'est sans le vouloir qu'Actéon a vu Diane toute nue : il n'en fut pas moins la proie de

83. *Tristes*, II, 363-466 (Anacréon, Sappho, Callimaque, Ménandre, Homère, les Tragiques, Ennius, Lucrèce, les élégiaques).

84. *Ibid*., 469-470 : *Non timui, fateor, ne qua tot iniere carinae, / Naufraga seruatis omnibus una foret*.

85. Comme l'avait bien vu R. Marache, *La révolte d'Ovide exilé contre Auguste*, dans *Ovidiana*, *op.cit*., p. 412-419. Sur la même interprétation, *cf*. plus récemment P. Davis, *Instructing the Emperor. Ovid*, Tristia, *II*, dans *Latomus*, 1999, 58 (4), p. 799-809.

86. La métaphore de la navigation est en particulier reprise : *Ad ueteres scopulos iterum deuertor et illas / In quibus offendit naufraga puppis aquas ?* (*Pont*., IV,14,21-22).

87. Ovide lui-même s'en fait l'écho dans ses louanges obligées, *cf*. par exemple *Tr*., IV,4,53-54 : *Quantaque in Augusto clementia, si quis ab illo / Hoc peteret pro me, forsitan ille daret*.

88. *Cf*. R. Marache, *La révolte d'Ovide*, *op. cit.* ; M. Drücker, *Der Verbannte Dichter und der Kaiser-Gott. Studien zur Ovids späten Elegien*, Dissertation Inaugurale, Heidelberg, 1975.

89. Sur les éléments rapprochant Ovide d'Actéon, *cf*. M. Drücker, *Der Verbannte Dichter, op.cit*., p. 150, qui compare des vers des *Tristes* (où Ovide parle de lui-même), et des vers des *Métamorphoses*, III (où il raconte l'histoire d'Actéon).

ses chiens » [90]. Ces vers renseignent peut-être, de façon détournée, sur la faute d'Ovide [91], mais bien davantage, sans doute, sur la nature d'Auguste, en soulignant la démesure de sa colère. Il faut en effet se rappeler de quelle façon, dans les *Métamorphoses*, notre poète a décrit l'agonie terrible d'Actéon, sa mort sanglante, les chiens qui « s'accroche[nt] à son épaule », « tous les crocs qui s'abattent en même temps sur son corps », « la place qui manque [vite] pour de nouvelles blessures », « le museau [des chiens] plongé dans le corps de leur maître [qu'ils] mettent en lambeaux », et enfin la « vie [d'Actéon] qui s'exhale par mille blessures » [92]. Or, pour qualifier la conduite d'Actéon, il rejetait le terme de *scelus*, pour lui préférer ceux de *Fortunae crimen* et *error* [93], distinction qu'il reprend à son propre égard dans les *Tristes* [94]. Dans les œuvres d'exil, lui est donc Actéon, coupable mais non responsable de sa faute ; et Auguste est Diane, la déesse sadique et rancunière qui punit avec une cruauté hors de toute proportion.

Mais pourquoi avoir choisi précisément cette légende pour en faire le miroir de ses malheurs ? La mythologie ne manquait pas d'épisodes mettant en scène la colère excessive des dieux [95], ni de récits de transgression [96], si la faute du poète est de cette nature. La seconde élégie des *Tristes*, d'ailleurs, par l'évocation de la tempête dont est victime le poète en route pour l'exil, tendait peut-être à créer un parallèle entre Auguste et la Junon mauvaise et rancunière de l'*Enéide*. Dès lors, dans le passage qui nous intéresse, pourquoi ce choix du mythe d'Actéon, et qu'apporte de particulier le rapprochement entre Auguste et Diane ? Peut-être — même si ce n'est là qu'une hypothèse — faut-il songer à l'épithète de nature qui est celle de la déesse : *Diana pharetrata* [97]. Par le biais de l'histoire

90. *Tr.*, II,105-106 : *Inscius Actaeon uidit sine ueste Dianam : / Praeda fuit canibus non minus ille suis* .

91. Il a, comme le héros mythologique, vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir (*cf. Tr.*II, 103 : *Cur aliquid uidi ? Cur noxia lumina feci ?*) ; on a parfois pensé que le parallèle était total et qu'il aurait pu voir Livie au bain. Mais dès 1921, E. Ripert (*Ovide, poète de l'amour, des dieux, de l'exil*, Paris, A. Colin), rejetait ironiquement cette hypothèse : « Au moment où Ovide aurait pu la contempler, dépourvue du plus simple appareil (...), Livie n'avait plus la jeunesse immortelle de Diane ; elle ne passait point au fait pour être aussi ombrageuse que la chaste déesse des forêts, et rappeler obstinément à un homme dont on veut obtenir la clémence qu'on a vu sa femme sans voiles, cela n'est point une excellente tactique » (p. 174).

92. *Mét.*, III, 233 : *Oresitrophos haesit in armo* ; 236-37 : *Cetera turba coit confertque in corpore dentes / Iam loca uulneribus desunt* ; 249-50 :...*mersique in corpore rostris / Dilacerant (...) dominum* ; 251 :...*finita per plurima uulnera uita*. L'horreur de cette description affaiblit singulièrement, me semble-t-il, les vers suivants, dans lesquels Ovide fait mine d'hésiter sur le jugement à porter sur Diane (253-255 : *Rumor in ambiguo est ; aliis uiolentior aequo / Visa dea est, alii laudant dignamque seuera / Virginitate uocant*).

93. *Mét.*, III, 141-142 : *At bene si quaeras, Fortunae crimen in illo / Non scelus inuenies ; quod enim scelus error habet ?*

94. *Cf. Tr.*, IV,10,89-90 : *Scite, precor, causam — nec uos mihi fallere fas est — / Errorem iussae, non scelus, esse fugam*.

95. Ovide lui-même, dans les *Métamorphoses*, avait évoqué Neptune « poursuivant Achille de sa colère rancunière, plus qu'il n'est convenable » (XII, 582-583), ou Junon qui « étend la haine qu'elle a conçue d'Europe sa rivale à tous les membres de la même famille » (III, 258-259).

96. Sur ce type de récits dans les *Métamorphoses*, *cf.* J. Fabre-Serris, *Mythe et poésie dans les* Métamorphoses *d'Ovide. Fonctions et significations de la mythologie dans la Rome augustéenne*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 230-235 (Cadmus, Actéon, Sémélé, Tirésias, Narcisse, Penthée, Ino).

97. Ovide avait lui-même utilisé cette épithète dans les *Métamorphoses* : *Nec nisi finita per plurima uulnera uita / Ira pharetratae fertur satiata Dianae* (III, 251-252).

d'Actéon, Auguste, qui fait preuve de la même cruauté vengeresse pour un motif semblable, devient donc le double humain [98] de la divinité au carquois. Or dans les œuvres d'exil, *pharetratus* est l'épithète de nature des Gètes : quoique de façon détournée, c'est donc peut-être à un barbare d'outre-Danube que l'empereur de Rome est ultimement assimilé.

Ainsi l'image qu'Ovide donne des Tomitains me semble-t-elle subordonnée à l'usage qu'il veut en faire. Loin d'avoir un intérêt quelconque pour l'ethnographie barbare, il s'adresse, inlassablement, à ceux qui sont restés à Rome, tâchant d'avoir, par-delà son exil, une influence sur eux. La topique du *locus horribilis* est d'abord utilisée pour provoquer en eux une pitié qui stimulera leur envie d'aider l'exilé. Dans les pièces plus tardives, il recourt à un autre procédé, qui consiste à présenter des barbares plus humains, réceptifs aux valeurs fondamentales de la société romaine, parmi lesquelles l'amitié, et à l'école desquels ses amis romains sont donc implicitement invités à se mettre. Quant à l'empereur, l'hostilité à son égard se lit derrière la flatterie [99] : l'une des figures [100] qui est la sienne dans les œuvres d'exil est en effet celle d'un barbare, aussi hermétique à la poésie que le plus borné des Tomitains. Et le maître de Rome semble affligé aussi de la *feritas* qui est une caractéristique des barbares pour les Romains. En fait, dans les œuvres d'exil et dans les élégies, Ovide fait preuve de la même insolence. Dans les œuvres érotiques, il affirmait que le *fortis ciuis* devait céder le pas au *doctus amans*, référence suprême d'un monde ordonné autour de l'amour, dans lequel l'obéissance du soldat-citoyen au service de sa patrie était dévalorisée et blâmée [101], et se moquait par conséquent, presque ouvertement, des lois promulguées par le Prince pour restaurer la morale civique [102]. Dans les poèmes d'exil, la critique de l'empereur franchit en fin de compte un pas de plus : l'homme qui prétend faire retrouver à la nation romaine la pureté de ses origines n'est en rien l'incarnation de la Romanité. Rome représente en effet, pour Ovide, la civilisation par excellence, fondée sur la notion d'*urbanitas*, dans tous les sens du terme (politesse de mœurs et esprit) ; or la mère patrie a désormais à sa tête un barbare, en rien différent des Gètes les plus méprisables. C'est ce que le poète a encore l'audace de vouloir faire comprendre, du fond de son lointain exil, aux destinataires de ses lettres.

98. Les marques de divinisation dont il est l'objet dans les œuvres d'exil semblent le plus souvent ironiques. Sur la désignation d'Auguste par les termes de *deus* ou de *numen*, et les critiques implicites qu'elle induit, *cf.* W. Marg, *Zur Behandlung des Augustus*, dans *Ovid*, ed. M. Von Albrecht, Darmstadt, 1968, p. 509-510.

99. Alors que les études de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle prenaient Ovide au pied de la lettre et critiquaient les bassesses dont il se rendait coupable, de nombreux travaux plus récents ont décrypté l'ironie de bien des pièces, et les critiques sous-jacentes : *cf.* en particulier les travaux, que j'ai cités ou évoqués, de R. Marache, W. Marg et M. Drücker.

100. Selon A. Videau-Delibes il apparaît dans les *Tristes* successivement sous l'image du Père, de l'empereur élégiaque et du dieu (*Les Tristes et l'élégie romaine*, *op.cit.*, partie III, ch. IV : « La figure augustéenne »).

101. *Cf.* S. Laigneau, *La femme et l'amour chez Catulle et les Elégiaques augustéens*, Bruxelles, Latomus, 1999, p. 377-378.

102. Sur l'insolence d'Ovide vis-à-vis de la législation augustéenne, *cf.* S. Laigneau, *Ovide. Les Amours. L'Art d'aimer*, Paris, Ellipses, 2001, p. 80-91.